

Cerise sur le ghetto

• Le pouvoir de dire NON •



© Maïté RENSON

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

**“Le refus a toujours
constitué un rôle
essentiel. Les saints, les
ermites, mais aussi les
intellectuels, le petit
nombre d’hommes qui
ont fait l’Histoire sont
ceux qui ont dit non, et
non les courtisans et les
valets des cardinaux.”**

Pier Paolo Pasolini

Table des matières

Pour préparer la représentation

L'histoire d'une vie aux accents de vérité
grinçants P 5

Biographies P 6 - 8

Après la représentation

Autour du spectacle P 9 - 14

Monologue et performance

Le récit de vie au théâtre

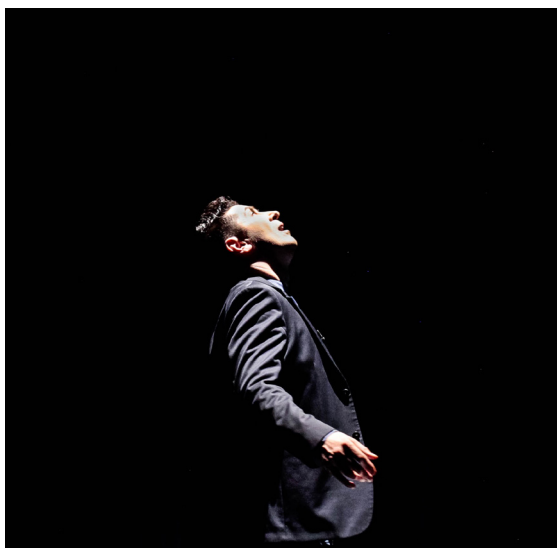
Thématiques abordées

Le titre

Remarques sur la scénographie

Dans la presse P 15 - 20

Oeuvres et ouvrages de
référence P 21



©Maïté RENSON

EN LIGNE

www.brocolitheatre.be

INSCRIVEZ-VOUS

brocoli@skynet.be

Distribution :

Texte et jeu **SAM TOUZANI**

Musicien **MATHIEU GABRIEL**

Dramaturgie & Mise en scène **GENNARO PITISCI** assisté de **MAÏTÉ RENSON**

Régie **JOSSE DERBAIX // DAVID VERNAILLEN // SIMON BENITA**

Vidéos **GUILLAUME NOLEVAUX**

PRODUCTION Brocoli Théâtre, Les Temps d'Art. Espace Magh, Central et l'Atelier théâtre Jean Vilar.

Le Brocoli théâtre est soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, direction des arts de la scène - service du théâtre et par la COCOF.



**Les temps
d'Art**



CEN
RAL

atelier
théâtre
Jean
Vilar



Durée
1h15

L'histoire d'une vie aux accents de vérité grinçants

Sam Touzani nous invite à repenser le réel à partir de son histoire familiale.



© Maité RENSON

Le récit traverse trois générations, des montagnes du Rif Marocain, où la misère est si écrasante que même les enfants rêvent de partir, jusqu'au bitume de Molenbeek où le petit Sam verra le jour dans un deux pièces cuisine chauffé au charbon. Plus tard, afin d'échapper au danger du communautarisme, c'est de lui-même qu'il s'exile. Le fils d'immigrés peut enfin commencer son dialogue intérieur, entre sa culture d'origine et sa culture d'adoption, relier les rives souterraines de ses multiples identités sans les réduire à une seule... Mais tout cela suffira-t-il à le sortir du cercle infernal de la culpabilité ? Celle qui ronge tous ceux qui quittent leurs terres, leurs parents, leur langue pour partir loin, très loin, là où il n'y a plus de soleil ? Sam Touzani est de retour avec l'humour, la tendresse et l'irrévérence qu'on lui connaît...

Biographies

Sam TOUZANI

Sam Touzani est un véritable homme-orchestre : comédien, danseur-chorégraphe, auteur, metteur en scène. Homme de spectacle, mais aussi de cœur, de lettres et de parole. Un amoureux de la langue française qui jongle avec les mots, les idées, la vie. Entre le rire et la tendresse, entre la rage et la raison. Lucide, engagé, révolté, mais aussi profondément généreux, débordant d'optimisme et de confiance en l'humanité. Par le témoignage et l'humour, Sam Touzani emprunte la voie du partage et de la réconciliation, mais aussi celle de la critique et de la subversion tout en évitant les pièges de la victimisation et du repli communautaire.

PRIX ET RÉCOMPENSES :

- Grand Prix du Circom meilleure émission européenne 2015 *Vogelpik* avec Sam Touzani
- Lauréat du Prix Sony Labou Tansi des lycéens 2007-2008 pour *Gembloux, à la recherche de l'armée oubliée* au festival des Francophonies en Limousin
- Ours d'argent 2005 pour le film *Le train* réalisé par Luc Dechamps décerné par le festival des nations en Autriche
- Prix 2004 du meilleur comédien Bruxellois décerné par Best tof Kiosque
- Prix Coq de Cristal 2004 pour l'ensemble du parcours Artistique décerné par la Communauté Française Wallonie Bruxelles
- Nomination en 2003 du Spectacle One Human Show (Meilleur Solo)
- Prix 2002 du Festival du rire de Rochefort
- Prix de la Communauté Wallonie-Bruxelles avec One Human Show de Sam Touzani et Bernard Breuse
- Grand prix 1997 du Jury et meilleure réalisation au Festival du Film de Gand pour *Le Bal Masqué* de Julien Vrebos
- Grand Prix 1996 du Jury, Prix de la Sabam
- Prix SABAM AWARDS 2018 dans la catégorie auteur pour *Les Enfants de Dom Juan*
- Prix SABAM AWARDS 2016 du Meilleur auteur Sam Touzani pour le spectacle *Liberté-Egalité-Identité*



© Maïté RENSON

et Prix du Public au Festival de la Chanson Francophone l'R du Temps pour Sam Touzani et DBS

- Coup de Cœur 1996 de la presse et prix pédagogique pour *Maison Brûle*
- Prix 1995 de la meilleure émission pour la Jeunesse au Festival de San Marino pour Luna Park RTBF/TV5
- Lauréat 1989 du concours de poésie Un Auteur, Une Voix
- Champions d'Europe de break et danse acrobatique en 1985 et 1989 avec Kamikaze Force

Gennaro PITISCI

Formé à l'Institut National des Arts du Spectacle, puis au Centre d'Études Théâtrales de l'UCL, Gennaro collabore dès 1985 avec plusieurs théâtres pour adultes, ainsi que des compagnies spécialisées dans le jeune public. Metteur en scène au Théâtre

de l'Ecume et créateur d'éclairages pour de nombreux spectacles de théâtre et de cirque, il découvre en 1987, les formes interactives que propose le Brocoli Théâtre et y fait deux premières créations de spectacles forum diffusés dans les écoles et en tout public. En 1991, il devient metteur en scène permanent au Brocoli Théâtre et met en place un véritable espace de médiation théâtrale en région bruxelloise. Sa collaboration avec Sam Touzani commence dès 1992 avec *Fruits Défendus* et ensuite *Maison Brûle*, *Gembloux*, à la recherche de l'armée oubliée (avec Sam Touzani et Ben Hamidou), *Missing*, *Sainte Fatima de Molem*, *La Civilisation, ma mère!...* et *Les Enfants de Dom Juan* (encore une fois avec Sam Touzani et Ben Hamidou).

Gennaro est connu pour sa capacité à accompagner les acteurs dans la conception, l'écriture et la création d'œuvres personnelles et autobiographiques.

Il ouvre les portes du Brocoli théâtre à ceux qui ressentent le besoin viscéral de se raconter au travers de moyens liés de près ou de loin à la pratique théâtrale.

Il crée aussi régulièrement des spectacles de créations collectives mettant en scène des adolescents ou des groupes d'adultes. Ce sont des spectacles de sensibilisation largement diffusés à Bruxelles et en Wallonie

PRIX ET RÉCOMPENSES :

- Prix Sabam Awards 2018 dans la catégorie auteur pour *Les Enfants de Dom Juan*
- Prix 2016 du tournoi du festival Bruxellons!, offert par la commune de Molenbeek, pour le spectacle d'atelier *Sucre, venin et fleurs d'oranger*
- Lauréat du Prix Sony Labou Tansi des lycéens 2007-2008 pour *Gembloux, à la recherche de l'armée oubliée* au Festival des Francophonies en Limousin
- Prix du mérite culturel 2012 - Les Arts de la scène (Commune de Morlanwelz)
- Prix «J'en pince» (Vie féminine) en 2009 avec *Missing*
- Prix de la Ministre-Présidente de la Communauté Française chargée de l'enseignement pour le spectacle *Quartier refuge* (Rencontres de Huy 1998)
- Prix du spectacle théâtral pour jeunes publics en région bruxelloise (1996)
- Coup de Cœur de la presse pour *Maison brûle* (Rencontres de Huy 1995)

Mathieu GABRIEL

Mathieu a toujours été intéressé par le mouvement hip hop. Parallèlement à cela, il a aussi beaucoup baigné dans la chanson française des années 70 - 80. Il développe assez vite un goût pour la musique



© Maïté RENSON

électronique et la musique de film. Il découvre par hasard l'univers du beatbox à 19 ans. À la même période, il commence le piano en autodidacte.

Il fait sa première scène à 21 ans lors d'un concours organisé par l'Université Catholique de Louvain et remporte le premier prix de la catégorie beatbox.

En 2017, il part au Bénin avec 8 danseurs pour un échange culturel où il va enseigner le beatbox dans un pays où la culture Hip Hop est en plein essor.

Il commence la production musicale la même année. Inspiré par des compositeurs travaillant pour le cinéma, ses références sont Danny Elfman, Hans Zimmer, Ennio Morricone ou encore Vangelis.

En 2018, il commence à composer ses propres morceaux, à la demande de deux danseuses contemporaines (Justine Electeur et Caroline Givron qui préparent un spectacle sur les relations mères/filles intitulé *Emprise*).

Après avoir élaboré un dossier sur le rapport entre les techniques du beatbox et le phénomène du bégaiement, Mathieu animera ensuite des ateliers de beatbox pour

Autour du spectacle

Monologue et performance

Si le spectacle se présente comme un monologue de Sam Touzani, force est de constater qu'il n'est pas tout à fait seul sur scène :

- *Présence d'un musicien/bruiteur* qui intervient à différents moments et accompagne le récit, stimulant l'imaginaire du spectateur et favorisant la visualisation de tout ce qui est évoqué sur la scène.

- *D'autres voix que la sienne* (père, mère, amoureuse...) interviennent sur le plateau via le comédien lui-même ou par des interventions techniques (voix off). Le monologue est donc ici l'espace du surgissement des souvenirs, mais il est aussi celui d'un dialogue intérieur au présent du comédien qui parle devant nous.

Le récit de vie au théâtre

Le récit de vie raconte l'histoire de la vie d'une personne. Il peut s'agir de soi-même, d'un personnage célèbre de l'Histoire mais aussi d'une personne anonyme qui aurait marqué, d'une manière ou d'une autre, l'histoire personnelle de l'auteur de ce récit. Le récit de vie peut se présenter sous des formes variées : biographie, autobiographie, journal intime, mémoires. Le récit de vie suit généralement le déroulement chronologique de la vie du personnage, de sa naissance jusqu'à sa mort.

Propositions d'activités :

1) Après remémoration collective, les élèves, par petits groupes, se rappellent les vies qui leur ont été racontées. De quel point de vue parle le comédien ?

2) Les élèves se positionnent comme conteurs d'une part de leur histoire : ils peuvent témoigner d'une histoire personnelle liée à leur parcours, leur famille, écoutent ou se font le relai de la parole d'un autre.

Thématiques abordées

Exil et culpabilité

Ce spectacle propose une réflexion sur le sentiment de culpabilité inhérent à la condition de toute personne en situation d'exil. En effet, les émigrés, les exilés, tous ceux qui partent chercher ailleurs un avenir meilleur, un Eldorado, semblent souvent emporter dans leurs valises, une impression de trahison vis-à-vis de ce qu'ils ont laissé derrière eux.

Comment surmonter la mauvaise conscience d'avoir quitté son pays, en laissant peut-être derrière soi des terres, des parents, des frères et sœurs, sa culture d'origine ? Est-il possible de faire taire cette petite voix intérieure ressassant continuellement cet abandon ?

Dans le spectacle, Mohamed, le père de Sam, parle tout seul. Il semble possédé, habité, hanté depuis toujours par quelque chose qui le dépasse. Enfant, Sam ne comprenait pas le sens de ces logorrhées adressées à lui-même. Ce n'est qu'après la mort de ce dernier que Rhama, sa mère, lui explique que son père cherchait en fait le pardon de sa communauté d'origine, de ses parents qu'il n'a pas vu vieillir, de ses frères et sœurs et de tout le village. On comprend alors que c'est le poids de cette culpabilité qui a pesé sur les épaules de ce père excentrique toute sa vie durant.

S'il n'est pas souvent conscientisé, ce sentiment de culpabilité est encore plus rarement formulé par ceux qui le portent comme un fardeau et le transmettent malgré eux à leurs

**C'EST BIEN LA BELGIQUE! ON A BIEN
FAIT DE VENIR...**

enfants, qui eux le transmettront à leurs enfants et ainsi de suite, de générations en générations. Ce qui peut malheureusement parfois découler sur des comportements de repli communautaire chez des personnes issues de l'immigration, qui présentent parfois un attachement beaucoup plus ancré aux valeurs du pays d'origine de leurs parents plutôt qu'à celles de l'endroit où ils sont nés. Comme s'il fallait compenser, réparer cette « trahison » faite par leurs ancêtres qui sont partis, par une loyauté extrême à la culture qu'ils ont quittée.



La liberté sous toutes ses formes

Liberté de penser, liberté d'agir selon ses principes, liberté d'expression...Sam Touzani se revendique athée et libre penseur, chose qui n'a pas toujours été aisée au vu de son parcours de vie.

Né dans une famille de culture arabo musulmane, il a commencé par épouser la religion de ses parents avant de s'en détacher à l'adolescence. Les conflits sont alors apparus entre lui et sa famille (notamment avec ses frères) ainsi qu'avec toute sa communauté.

Le spectacle met l'accent sur la pression pouvant être exercée par la communauté musulmane, la *Oumma*, sur tous ses membres mais cette problématique peut être transposée à n'importe quelle situation où une personne déciderait de s'affranchir de sa communauté d'origine. Il n'est jamais facile de s'affirmer face à un groupe, il toujours un prix à payer pour acheter sa liberté.

Comme l'a souligné Sam Touzani au cours d'un échange avec des élèves venus assister à une représentation du spectacle, *la difficulté avec l'islam, c'est que l'apostasie peut toujours être passable de peine de mort à l'heure actuelle. En effet, dans les pays musulmans, n'importe quel musulman a le droit de tuer un autre musulman qui quitterait sa religion. Le monde arabe, c'est 100% de dictature, on y pend les homosexuels et les athées. Ce qui ne veut pas dire que tous les musulmans sont des terroristes, c'est un raisonnement absurde. En revanche, il y a une minorité qui fait beaucoup de bruit et il y a une majorité qui reste souvent silencieuse parce que dans l'islam, c'est le collectif qui gère.*

Propositions d'activités :

1) À partir de ces citations, dégagez avec les élèves des pistes de réflexions pour mener un débat philosophique :

« C'est le non-dit qui marque les corps »

Françoise Dolto

« Partir, c'est un peu trahir. Et trahir, parfois, c'est grandir un peu »

Gennaro Pitisci

2) Les attentats de Charlie Hebdo ou plus récemment, le cas de la jeune Mila, menacée de mort sur les réseaux sociaux après avoir virulemment critiqué l'islam sur internet, remettent la question de la liberté d'expression au coeur du débat médiatique. Proposez à vos élèves de donner leurs perception de ces événements pour susciter la discussion.

Le titre

Après avoir vu le spectacle, les élèves comprendront aisément que le jeu de mots *Cerise sur le ghetto* évoque l'épisode du marché à Molenbeek et l'agression (non fictive) dont a été victime Sam Touzani pour avoir mangé en public pendant le ramadan.

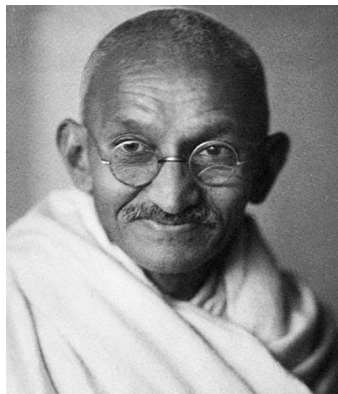
Le sous-titre «*Le pouvoir de dire non*» quant à lui, fait référence à l'épisode (véridique également) du consulat marocain, au moment où la mère de Sam a refusé de graisser la patte du consul et s'est érigée sans le savoir en opposante politique d'un système abusif et corrompu.

Le « non » de sa mère Rhama, fût un « non » constitutif pour le comédien. En effet, c'est en voyant sa mère, une simple ménagère, analphabète de surcroît, refuser la corruption qu'il comprend l'importance et le pouvoir de l'affirmation de soi en tant qu'individu, en dehors d'une communauté. Suite à l'exemple de sa mère qu'il a vue se dresser contre l'État marocain au nom de la justice, s'opposer à tous les systèmes répressifs, à l'antisémitisme, à l'homophobie, à la bêtise humaine et à toutes les formes d'extrémismes devient une seconde nature pour Sam Touzani, qui puise son inspiration dans la personne de sa mère, mais aussi dans celle de personnages qui ont marqué l'Histoire par leurs refus de l'injustice.

Simone de Beauvoir



Mahatma Gandhi



Rosa Parks



Jean Moulin



**Non
à la
femme
objet**

**Non
à la
violence**

**Non
au
racisme**

**Non
au
nazisme**

Remarques sur la scénographie

Un long tulle blanc suspendu cache le musicien au départ pour le dévoiler grâce à un jeu d'éclairage à la première « apparition » du père. La musique se fait ainsi le support de la construction imaginaire des passages évoqués.

Ce voile sert également de support pour diverses projections d'images vidéo illustrant des moments clés du spectacle (route défilant vers l'Europe, mer agitée et dangereuse) ainsi que pour des lumières qui recréent des ambiances diverses (désert, rues de Molenbeek, chambre de prière...) toujours dans ce but de soutenir le travail mental du spectateur.

L'éclairage « de base » du plateau forme un cercle suggérant le cercle de la halka dans lequel Sam vient se positionner en tant que conteur. La halka est la forme la plus ancienne de théâtre traditionnel au Maroc. En plein air, sans rideau, sans distance entre les spectateurs et le comédien, la halka demeure un lieu de transmission de la culture, un garant de la mémoire artistique. Le rappel de ce mode de transmission suggéré par le cercle lumineux traduit l'attachement du comédien pour ses racines, multiples et variées.



Dans la presse

Sam Touzani, libre de corps et d'esprit

Stéphanie Bocart - La Libre Belgique 14/01/2020

«J'ai été souvent, modestement, un mec des premières fois», lance Sam Touzani. Sourire généreux sous des pommettes saillantes et un regard pétillant, l'artiste aux mille facettes - comédien, auteur, metteur en scène, danseur et chorégraphe - investissait, la semaine dernière, pour la première fois, le théâtre communal totalement rénové de La Louvière (Central) avec son nouveau spectacle *Cerise sur le ghetto - Le pouvoir de dire non*, avant de le présenter dès ce 16 janvier au Blocry à Louvain-la-Neuve. «*Central est un théâtre immense!*», s'exclame-t-il tel un enfant émerveillé depuis le plateau en désignant la salle : «*Mille places!*»

«*MON TERREAU, CE SONT LES HISTOIRES HUMAINES*»

«*L'homme des premières fois*» disait-il... «*Mes parents, originaires du Rif marocain, ont émigré en Belgique en 1965. Ils sont de la première génération. Et moi, je suis l'un des rares de la deuxième génération à avoir l'âge que j'ai (NdLR : 51 ans) et à être né en Belgique parce que la plupart sont venus petits, reprend-t-il. J'ai aussi été le premier Bruxellois marocain à présenter des émissions à la RTBF (NdLR : dans les années 1990). Et quand j'ai débarqué à l'Insas, il n'y avait pas un bronzé.*»

Il analyse : «*Je me rends compte qu'il y a comme ça plein de milieux où je débarque et où j'ai l'impression qu'il faut ouvrir les portes et défricher, car on ne s'est pas encore posé toute une série de questions.*» «*Mais, nuance-t-il, ce n'est pas moi qui me les pose ces questions, c'est le regard des autres qui fait que je me les pose. Du coup, boum!, la machine s'enclenche. Et cette petite machine ne s'est jamais arrêtée. Jamais. Je ne sais pas si c'est une petite machine, une petite bête, un petit ange gardien. Ou peut-être est-ce ma conscience. Voilà. je cherche à augmenter ma conscience, à essayer de ne pas mourir trop naze.*»

Optimiste, profondément humaniste, militant laïc, engagé, frondeur, insatiable curieux et amoureux des mots, Sam Touzani le reconnaît sans ambages : «*aujourd'hui, je n'ai plus aucune patience pour les adultes qui ne partagent pas une vision universaliste du monde alors qu'avant, je passais des heures à essayer de les raisonner.* » Néanmoins, «*ça ne veut pas dire que je suis défaitiste. Ça veut juste dire qu'on ne peut pas lutter à armes égales sur le plan intellectuel avec des gens qui ont déjà choisi une idéologie mortifère.*»

Mais si l'on veut tout de même entamer cette lutte ? « Alors, on doit faire une purge des discours et toucher les cœurs, estime-t-il. C'est là qu'intervient le spectacle. Ce qui rend un spectacle intéressant, c'est notre pouvoir d'empathie : parler de quelque chose de profondément singulier, personnel mais à vocation universelle. Et moi, mon terreau, ce sont les histoires humaines. »

«NON» À L'INJUSTICE

D'histoire, il nous conte dans son nouveau seul en scène celle de sa famille, à travers trois générations (son grand-père, ses parents et ses frères et sœurs), des montagnes du Rif marocain au macadam de Bruxelles.

Un spectacle qui est donc plus personnel, plus intimiste. « Je me sers de mon histoire personnelle pour réinterroger le réel. Avec ce spectacle, j'ai l'impression de rentrer dans ma bulle affective, d'aller dans mes zones d'inconfort », confie-t-il.

Pour comprendre, il faut remonter à ses racines. « Je suis le résultat de l'éducation de femmes. Ça oriente une grande partie de ma vie, pour ne pas dire complètement. » Né en 1968 à Molenbeek dans un deux-pièces cuisine chauffé au charbon, Sam Touzani est l'avant-dernier d'une fratrie de sept frères et sœurs (quatre garçons et trois filles). Élevé dans la plus grande tradition musulmane, il vit sous le joug d'un père aimant mais terrorisant et de trois frères aînés « avec qui j'en ai bavé ». C'est donc auprès de sa maman et de ses sœurs qu'il trouve du réconfort mais aussi une ouverture sur le monde. « Être un enfant, un garçon de culture berbéro-arabo-musulmane d'origine marocaine à Bruxelles avec une grande sœur féministe et une mère qui est une battante, ça change la donne parce qu'on ne regarde plus le monde de la même façon. » Car, si Sam Touzani surnomme son père dans le spectacle « l'incroyable Hulk », il ne s'est pas transformé en ogre, il n'a pas bouffé ses enfants « parce que ma mère le gérait ; c'est elle qui portait le pantalon ».

Pour illustrer la force de caractère de sa maman, l'humoriste parle pour la première fois « ouvertement » dans un spectacle d'un drame particulièrement éprouvant qu'elle a vécu. C'était en 1972. Accompagnée de sa fille aînée, elle s'était rendue au consulat du Maroc pour obtenir les documents pour retourner au pays. « Mais, outre l'argent officiel pour payer les différents timbres fiscaux, etc., on lui a demandé de payer les bakchichs. Elle a refusé. Elle a dit « non ». Elle a alors été emmenée dans la cave du consulat où elle a été tabassée et ma sœur pratiquement violée, avant d'être toutes deux jetées sur le trottoir. » Ce pouvoir de dire « non », ce « non salvateur, « m'a constitué », estime Sam Touzani. « En 1972, j'ai quatre ans et je vais vivre avec cet héritage où ma mère a dit non au

pouvoir marocain, à la dictature hassanienne. C'est à partir de ce drame où ma mère s'est opposée à l'injustice que toute notre famille va se solidifier, évoluer.

DU STOEMP SAUCISSE ET NORGE

Si le petit Sam grandit et se construit dans ce noyau familial, les temps sont toutefois difficiles. « Chez moi, ça gueulait... J'ai donc été beaucoup en colonie et placé en centre médical pédiatrique. Et heureusement ! J'ai adoré !, se souvient-il. J'allais à l'école là (Ndlr : internat), il y avait la nature et des animaux, tout le monde était gentil, je mangeais du porc – j'adorais le jambon - , j'adorais les macaronis, le stoemp saucisse. Et puis, j'avais envie d'être là, de m'intégrer. » Ce désir de s'intégrer, de suivre ses propres choix en dehors de tout diktat culturel et religieux, il l'apprivoise au fil du temps, de rencontres et de ses découvertes littéraires. « Lorsque j'avais 12 ans, une prof de français m'a mis en main des textes de Norge (Ndlr : poète bruxellois) et j'ai su que je voulais devenir comédien. » Parallèlement, alors que ses parents, ouvriers, ne savent ni lire ni écrire, il découvre Camus, Sartre, Moravia, Gorki... mais aussi la littérature maghrébine dans les bibliothèques de ses sœurs. « Fervent croyant » jusqu'à ses 12 ans, le jeune garçon se détache ainsi également peu à peu de la religion. « D'ailleurs, aujourd'hui, je vis pleinement une spiritualité sans dieu, affirme-t-il, mais une spiritualité quand même. Il faut arrêter de croire que la spiritualité est le fait du religieux. Non ! La spiritualité est humaine : on a besoin de se recueillir sur soi pour réfléchir, penser, méditer. Mais je n'ai pas besoin de copains imaginaires pour ça. Je n'ai pas besoin d'Allah, de Jésus, de Bouddha ou du Père Noël qui bosse pour Coca-Cola. »

SE DÉLESTER DU POIDS DE LA CULPABILITÉ

Néanmoins, trouver sa place entre sa culture d'origine et sa culture d'adoption fut un long cheminement au cours duquel il dut œuvrer à se délester du poids de la culpabilité, celle de sa famille et la sienne. « Celui qui part a toujours l'impression de trahir, de laisser les siens, ses terres, de les abandonner d'une certaine façon, explique Sam Touzani. Quelle que soit la nationalité, c'est très difficile à gérer. Malheureusement, parfois cela se transmet de génération en génération avec certains qui n'ont jamais connu l'exil, qui sont ici et reproduisent la culpabilité de leurs parents et certains schémas ». Comment a-t-il géré l'héritage de cette culpabilité ? « C'est une question à laquelle je réponds dans le spectacle : je dis que je dépose les bagages de la culpabilité et du non-dit, qui souvent vont de pair ». Quant à sa propre culpabilité, « je m'en suis débarrassé assez vite, c'est-à-dire quand je me suis débarrassé de la religion, vers 18-19 ans. Je vivais seul à Bruxelles et je me suis dit : « Pense par toi-même. Construis ta propre vie ». Ce qui le met sur la voie de cette réflexion, « c'est l'alternative, l'altérité, à savoir ne plus penser dans un schéma de pensée tel qu'il est à la famille, mais de pouvoir penser au pluriel ».

Une réflexion nourrie par son métier de comédien, d'auteur, ses lectures, ses rencontres et son rapport au corps. *«J'ai fait 20 ans de danse, rappelle-t-il. On ne peut pas se libérer de sa tête si on ne se libère pas de son corps. Et ce n'est pas que physique, charnel. Tout d'un coup, il y a autre chose qui se dessine : sa liberté par rapport à sa famille et à soi, sa propre manière de fonctionner, d'être, de vivre »*. Une liberté d'esprit qui, suffisamment aguerrie, lui a permis de sortir du ghetto, *« car c'est une illusion de croire qu'il se limite à la géographie ou la topographie, signale-t-il. Le ghetto, malheureusement, nous le transportons avec nous et il est souvent dans notre tête : c'est l'idée que l'on se fait et notre rapport au religieux ou l'autre qui fait qu'on se ghettoïse ou pas. C'est un état d'esprit. Et je suis la preuve vivante qu'on peut venir du ghetto de Molenbeek dans les années 70 80 et suivre un cursus artistique classique sans jamais être tombé dans le côté obscur ou dans une situation qui aille à l'encontre de l'idée de liberté »*.

Sam Touzani touche les cœurs et les têtes

Stéphanie Bocart - La Libre.be 22/01/2020

«Pour toucher les têtes, il faut d'abord toucher les cœurs», répète à l'envi l'humoriste, auteur, comédien, danseur et chorégraphe Sam Touzani. Et le moins que l'on puisse écrire, c'est qu'avec sa dernière création, *Cerise sur le ghetto - Le pouvoir de dire non*, il atteint parfaitement sa cible.

Dès l'entame de son spectacle, Sam Touzani prend le public par la main pour l'emmener sur les chemins sinueux de son histoire familiale, des terres ensoleillées du Rif marocain au deux-pièces cuisine chauffé au charbon de la chaussée de Gand où il a vu le jour.

“MON PÈRE PARLE TOUT SEUL”

Son récit, mis en scène par son complice de toujours Gennaro Pitisci, il le construit autour d'une question: *“Depuis que je suis tout petit, j'essaie de comprendre pourquoi mon père parle tout seul”*. Et nous voici au Maroc, où son père, “un soliloque permanent”, est raillé par les gamins du village le traitant de “fou”. *“Mais, ça, c'était avant ma naissance, raconte Sam Touzani. Ici, on est en Belgique et je ne veux pas qu'on traite mon père de fou”*. Lui, son père, patriarche à la tête d'une famille de sept enfants ayant émigré en Belgique en 1965, il le qualifie plutôt d’*“Incroyable Hulk”*, homme aimant sous ses airs un peu rustres, que seule sa femme parvient à dompter.

Pour faire voyager les spectateurs d'un continent à l'autre et d'un personnage à l'autre (son père, sa mère, son grand-père, un consul...), Sam Touzani est accompagné sur scène par le musicien Mathieu Gabriel. Dissimulé derrière ses platines par un large voile (faisant également office d'écran), il manie avec subtilité musiques et bruitages, insufflant au récit une dimension sensorielle opportune. Car, si *Cerise sur le ghetto* est teinté d'humour – Sam Touzani use avec finesse et intelligence de la langue française –, c'est aussi, et surtout, un spectacle empreint de tendresse et d'amour. Pour les siens, d'abord, mais aussi pour son pays d'origine et sa culture d'adoption. Pourtant, sous cette tendresse, sous ce récit aux notes drôles et au parfum d'Histoire, on perçoit aussi de la souffrance: celle de ne pas avoir toujours été compris par son père, d'avoir été "le punching ball" de ses trois frères aînés, de payer le prix de son intégration envers et contre tout (le poids de la communauté, de la religion, de la culpabilité,...).

En traversant ainsi les frontières et les années, Sam Touzani retrace non seulement le parcours de sa famille mais décode également ce qui l'a forgé en tant qu'artiste et homme libre, engagé, laïc et féministe: ses lectures, caché dans les toilettes; sa maman qui a osé dire "non" en 1972 au pouvoir marocain; ses questionnements sur l'islam; etc. Une quête de soi qui devient universelle en nous confrontant à nos propres doutes et certitudes sur l'Autre.



Au Théâtre Blocry : «Cerise sur le ghetto» de Sam Touzani **Critique de Dominique Mussche rtbf.be 23/01/2020**

Sam Touzani, c'est un vieux routier des planches qu'on retrouve, presque un ami ; voilà plus de vingt ans qu'il nous parle, sans tabou, d'identité, de religion, de sexualité et d'intégration. Nous l'avons connu virulent, éructant contre les pesanteurs de la religion et des traditions familiales, mais aussi le racisme et la violence coloniale. Avec toujours cet humour qui crée la distance salutaire et aiguise la réflexion.

Dans ce quatrième solo, il se fait plus tendre et nous entraîne dans une quête/enquête intime : qui sont ses parents, ces rifains exilés à Molenbeek pour fuir la misère de leur terre natale ? Pourquoi le père parle-t-il tout seul, étranger à sa famille, réfugié dans la prière ? Nous découvrirons le secret enfoui et la culpabilité paralysante, comme une blessure impossible à guérir. En féministe militant, Sam Touzani nous fera aussi l'éloge de sa mère, la passionnée de justice qui osera dénoncer la tentative de corruption au consulat marocain de Bruxelles. Du haut de sa cinquantaine, il jette un regard ému sur ces parents à la fois si proches et si lointains ; maintenant qu'il s'est construit une identité, à la fois avec et contre eux, une identité faite de tous ces courants qui s'entrecroisent et s'enrichissent, il n'a plus à se justifier.

Mais le Touzani libre-penseur ne peut s'empêcher de fustiger l'emprise persistante de la religion dans sa commune de Molenbeek et la haine de l'Occident qui s'y exprime trop souvent. Ne peut-on croquer une cerise dans la rue un jour de ramadan sans se faire insulter ? Le sous-titre du spectacle, *«Le pouvoir de dire non»*, prend alors tout son sens.

Gennaro Pitisci, complice de longue date, met en lumière tous les talents de cette bête de scène : sa forte présence, sa souplesse de danseur et son charme. Autre atout : Sam Touzani n'est pas seul sur le plateau. Derrière un voile se cache Mathieu Gabriel, formidable homme-orchestre qui déploie tout au long du spectacle des paysages sonores tissés de musiques, de sons, de bruitages en direct. Un subtil accompagnement qui élargit l'horizon des mots et stimule l'imagination du spectateur.

Bref, dans *«Cerise sur le ghetto»*, vous retrouverez Sam Touzani comme vous l'aimez : profond et léger, grave et souriant, acide et bienveillant.

Retrouvez toute la presse sur www.brocolitheatre.be

Oeuvres & travaux de références

- **Film à voir en classe**

Monsieur Lazhar de Philippe Falardeau, adapté de la pièce d'Évelyne de la Chenelière

- **À lire et à faire lire**

Le Pain nu de Mohamed Choukri

- **À télécharger sur [le site](#) d'Amnesty International**

Dossier La Migration ici et ailleurs d'Amnesty International

- **Article de [CAIRN](#) sur les accords bilatéraux**

Pour en savoir plus sur l'arrivée de la première génération d'immigrés marocains en Belgique

EN LIGNE
www.brocolitheatre.be

DOSSIER RÉALISÉ PAR MAÏTÉ RENSON
brocoli@skynet.be
0496/50 43 27